

ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΦΙΛΟΣΟΦΙΚΗ ΕΤΑΙΡΕΙΑ
GREEK PHILOSOPHICAL SOCIETY

Η ΑΡΧΑΙΑ ΣΟΦΙΣΤΙΚΗ
THE SOPHISTIC MOVEMENT

ΑΘΗΝΑΙΚΗ ΦΙΛΟΣΟΦΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ATHENIAN LIBRARY OF PHILOSOPHY

Prof. Livio Rossetti
Université de Chieti

RHÉTORIQUE DES SOPHISTES - RHÉTORIQUE DE
SOCRATE

Pendant plusieurs siècles (y compris une bonne partie de notre siècle) tout le monde a cru devoir opposer le rigorisme moral de Socrate à un certain manque de scrupules de la part des sophistes qui, à la suite de Platon et d'une tradition presque unanime, avaient été considérés comme des intellectuels toujours prêts à tromper les autres par des argumentations fallacieuses. De même, on a cru devoir opposer le *σοσκοπεῖν* respectueux au débat *ἐρίστικη* éristique, le dialogue paritaire au discours trompeur, la *βραχυλογία*, qui prétend sauvegarder toute possibilité de contrôle et d'objection de la part des interlocuteurs, à la *μακρολογία* qui, à l'inverse, est censée leur enlever le droit même d'une mise au point et/ou d'une réplique au bon moment. Bref, on a cru devoir opposer la rhétorique peu scrupuleuse des sophistes à une prétendue antirhétorique de la part de Socrate.

Cependant, de temps en temps, surtout après George Grote et à notre époque, plusieurs objections viennent d'être soulevées à l'égard de ce point de vue simpliste et unilatéral, et même le président de cette séance, prof. Kerferd, en a traité à deux reprises tout récemment, en essayant de tracer une histoire de ce qu'on a objecté au lieu commun de la mauvaise foi des sophistes. Ces dernières années on a allégué plusieurs argumentations différentes. On a essayé, par exemple, de les réhabiliter en énumérant leurs nombreux mérites en tant que philosophes, non sans souligner le sérieux de leurs recherches et, au moins de façon implicite, non sans leur reconnaître une dignité intellectuelle et morale remarquable. Ou bien on a mis l'accent sur le fait qu'Aristote n'était pas tout simplement prévenu à leur égard, en sorte qu'il n'hésitait pas, parfois, à les nommer sans les blâmer et à discuter leurs thèses de façon assez respectueuse. Dans un article en grec moderne, d'autre part, la tâche de l'auteur est de minimiser les différences entre les sophistes et Socrate en soulignant, par contre, plusieurs analogies, non sans ajouter que les sophistes, étant des étrangers à Athènes, n'auraient pas pu s'abstenir d'exiger des honoraires pour leur enseignement, un enseignement qui était d'ailleurs beaucoup souhaité par de nombreux Athéniens.

Ce qu'il y a de commun dans ces genres d'opposition à l'égard de la

préférence traditionnellement accordée à Socrate vis-à-vis des sophistes, c'est l'attitude qui consiste à ne modifier que la représentation de ces derniers, donc à ne modifier qu'un élément de la comparaison, sans faire une nouvelle représentation des deux. On essaie de présenter les sophistes sous une lumière plus favorable qu'autrefois, mais sans remettre en discussion, en même temps, quelques aspects de la personnalité de leur prétendu antagoniste. On nous rappelle qu'ils furent beaucoup plus intéressants et beaucoup moins superficiels, on nous assure qu'ils avaient une tenue beaucoup plus correcte que celle qu'on avait l'habitude d'imaginer à la suite d'une très longue tradition, mais sans pour autant y ajouter une mise au point analogue à l'égard de la représentation traditionnelle de Socrate. Tout se passe comme si la représentation de celui-ci n'avait rien de problématique par rapport aux sophistes. Du fait d'avoir nuancé et même modifié le portrait de ces derniers, sans modifier en même temps celui de Socrate, il découle même — à mon avis — un certain renforcement de l'assurance avec laquelle on continue souvent à faire de Socrate un modèle sans pareil. En nous assurant que les sophistes, loin d'être presque le contraire du philosophe, avaient beaucoup en commun avec lui — et, par conséquent, qu'ils méritent, eux aussi, une bonne réputation, ainsi qu'une attention particulière de la part des historiens de la philosophie — on reconnaît en même temps la supériorité du philosophe sans que je sache si c'est fait involontairement ou non. Tandis que les sophistes soulèvent des problèmes, Socrate, de cette manière, reste hors discussion, sa mythisation traditionnelle n'étant pas remise en question.

Cette orientation herméneutique est plus particulièrement remarquable lorsqu'on parle de la rhétorique des sophistes: désormais tout le monde souligne volontier qu'ils n'étaient pas simplement des rhéteurs (mais qu'ils étaient tout d'abord de véritables philosophes), sans cependant dire un mot sur la rhétorique de Socrate. Tout se passe comme s'il n'existait pas de rhétorique socratique à côté de celle des sophistes. A l'égard de Socrate on ne parle presque jamais de rhétorique: on parle plutôt de dialogue, ou de dialectique, d'ironie, ou d'art maïeutique, et par conséquent on garde le silence à son égard dans toute histoire de la rhétorique ancienne, où on traite directement, après un chapitre sur celle des sophistes, de la rhétorique d'Isocrate, puis des propos platoniciens sur la rhétorique, ou *contre* la rhétorique, sans référence au mode socratique et platonicien de convaincre, donc sans dire un mot sur les artifices rhétoriques auxquels Platon par ex. avait eu recours régulièrement. Il va de soi que la faute incombe ici à toute une tradition interprétative de la philosophie grecque. Ce qu'il faut remarquer dans ce contexte, c'est que l'effort pour réhabiliter les sophistes n'implique

pas une comparaison quelque peu minutieuse entre la rhétorique des uns et celle de l'autre. La façon très caractéristique du Socrate platonicien d'amener son interlocuteur du jour à se convaincre d'une certaine thèse et à formuler son accord avec lui est sans doute reconnue; néanmoins ces détours, dont la tâche est toujours de l'emporter sur les interlocuteurs, ne sont pas ressentis comme une stratégie rhétorique. Bien que déjà Cicéron ait dit que «Plato mihi in oratoribus invidendis ipse esse orator summus uidebatur» (*De or.* I 11, 47) et que Karl Popper ait parlé de l'«habile tentative de faire passer pour un véritable débat ce qui n'est qu'un détournement de brillants artifices destinés à émousser les facultés critiques du lecteur» (*Société ouverte*, tr. franç., I, p. 88), ce n'est qu'en 1976 qu'un savant belge, M. Ijsseling, a parlé pour la première fois du besoin d'une «lecture rhétorique» des dialogues. On s'aperçoit souvent de l'existence de certains artifices, d'ailleurs manifestes, mais d'ordinaire on n'arrive pas à y voir une stratégie rhétorique comparable à la rhétorique des sophistes, en dépit de son originalité. La thérapie de la parole au bénéfice de Charmide, par ex., n'est pas considérée comme étant analogue à l'*ἀπάτη* qui avait été théorisée par Gorgias, et d'ailleurs l'image de Socrate — silène ne l'évoque pas non plus. C'est pourquoi on s'abstient de toute comparaison. Mais c'était justement Socrate — et, après lui, Platon — qui prétendait toujours ne pas être comme les autres, ne pas apprécier les ressources de la rhétorique, ne pas vouloir l'emporter sur les autres de façon suspecte, n'avoir de l'intérêt que pour la vertu et pour la vérité (ou, si l'on veut, pour la philosophie), et ainsi de suite. C'était justement le but poursuivi par Socrate (et par Platon). Ce refrain dérange peut-être un peu même le lecteur moderne, mais en fin de compte il le persuade: on est amené à passer sous silence (mieux: à ne pas voir) le côté rhétorique qu'il cache à peine. Nous découvrons ici le témoignage éclatant du succès de la rhétorique socratique-platonicienne.

Peu de mots suffiront, je suppose, à évoquer cette crypto-rhétorique de Socrate, étant donné qu'il ne s'agit que de rappeler des faits bien connus. Alors que la thèse de l'interlocuteur du philosophe vient d'être soumise assez régulièrement au crible des contre-exemples, la thèse de Socrate est vue avec indulgence même si c'est parfois une thèse moins vraisemblable que l'autre (dans ces dernières années on a parfois souligné les mérites de la thèse des interlocuteurs), et qu'elle ne soit pas soumise à une *cross-examination* analogue. Alors que Socrate prétend n'avoir aucun intérêt à réfuter les autres, il nous semble souvent assez pressé de le faire, malgré les problèmes qui restent encore ouverts. L'interlocuteur du philosophe ne peut que dire

un mot; Socrate, par contre, interfère sans cesse, en l'empêchant même de réfléchir, de se concentrer, de se défendre. En même temps, il prétend avoir parfaitement sauvegardé les droits de ses interlocuteurs!

Un cas limite est celui de l'*Apologie* platonicienne, page 17 b - d, où «Socrate», loin d'ébaucher l'épreuve du caractère inoffensif de sa défense, se borne à annoncer qu'il va parler sans détour, que son langage n'aura rien de la technicité qui est de règle dans les tribunaux. Le fait de parler de façon assez spontanée, sans artifices, est produit comme épreuve de son renoncement à l'égard de tout essai de manipulation et de tromperie. Cependant, une semblable profession d'ingénuité et de correction sert très bien, en tant qu'expédient, pour vaincre la méfiance des juges, en les poussant à ne pas se tenir sur leurs gardes. Il s'agit, d'ailleurs, d'un genre d'exorde déjà familier aux orateurs attiques (comparer, au moins, Ant. V 1). Cette profession dévoile donc, une fois convenablement analysée, le caractère d'expédient insidieux et ne peut pas nous convaincre. La prétention platonicienne de se passer de toutes ces ressources de la rhétorique est, en elle-même, une démarche rhétorique (et cela en dépit du succès d'une semblable prétention!).

Point n'est besoin, d'ailleurs, de dresser un tableau des dissimulations stratégiques auxquelles Socrate (et pas plus le Socrate platonicien que celui de Xénophon) a si souvent recours.

D'autre part, il ne s'agit pas non plus d'utiliser ces remarques pour faire une apologie extravagante de la sophistique, c'est-à-dire pour tirer l'éloge des sophistes par un certain discrédit à l'égard de Socrate. Il faut plutôt reconnaître, tout d'abord, la presque universalité du côté rhétorique de la communication¹, et ensuite le *besoin* d'une stratégie, s'il faut persuader les autres sur des sujets sur lesquels on aura toujours des opinions différentes, telles la défense d'un accusé devant les juges ou, à plus forte raison, l'éthique à la Socrate, l'exhortation à la vertu, etc. Tout particulièrement, par rapport aux sophistes et à Socrate, une fois admise l'existence d'une rhétorique socratique vis-à-vis de la rhétorique des sophistes, il faut désormais s'attacher à l'examen des analogies et des différences entre les procédés rhétoriques des uns et de l'autre — surtout des différences, étant donné que l'analogie fondamentale doit être envisagée dans la véritable passion des uns et de l'autre pour l'élaboration rhétorique des discours. D'ailleurs c'est justement à leur époque qu'on découvre la puissance extraordinaire de la communication élaborée suivant une certaine τέχνη ρητορική. On ajoutera qu'il s'agit d'une découverte décisive pour l'époque, et qu'il n'est pas tellement difficile de voir dans le Socrate des *Nuées* un personnage qui n'est

pas encore arrivé au point de sentir le besoin de *dissimuler* les qualités rhétoriques de sa communication. A l'époque de la comédie, il doit être, encore, plutôt orgueilleux de son habileté, tout comme les autres sophistes. C'est surtout *après* cette époque qu'il doit avoir modifié d'une façon de plus en plus radicale son attitude à l'égard de la rhétorique, au point de prétendre que dans sa communication il n'y a plus rien d'artificiel (c'est-à-dire de rhétorique). Mais il s'agit tout simplement d'un résultat final, et d'un résultat assez ambivalent².

Parmi les différences, il faut donc remarquer, tout d'abord, l'opposition entre la disposition des sophistes à reconnaître le recours aux ressources de cet art, et la réticence socratique à ce même égard.

Par rapport à Protagoras et à Gorgias il suffit, peut-être, de rappeler toute une série de passages dans les dialogues de Platon (*Prot.* 348 e - 349 a, 317 b; *Phèdre* 267 b; *Théét.* 166 d et suiv.; *Gorg.* 456 b; *Mén.* 95 c) dont la valeur documentaire ne donne lieu qu'à des controverses de détail, de même que certains propos de Gorgias sur la puissance de la parole et sur l'ἀπάτη qui vient d'être produite par le discours. Il va de soi qu'ils avaient même besoin de souligner le côté rhétorique de leur discours: cet aveu devient l'objet d'un véritable ἐπάγγελμα, et l'on s'empresse de souligner toujours les qualités positives de ce genre d'élaboration du discours.

Ce qui a le plus de relief dans leurs «apologies de la rhétorique» c'est d'une part l'idée que l'homme est à la merci de l'éloquence persuasive, tout particulièrement des argumentations en chaîne bien organisées qui, ne donnant pas lieu (du moins en l'apparence) à des controverses ultérieures, méritent l'accord sans réserve de la part d'autrui. D'autre part, c'est aussi la conviction qu'il est possible de bâtir ce genre de discours persuasifs presque sur tout sujet et en fonction de toute thèse. Il s'ensuit que l'homme — au moins l'homme de la rue, bien que les sophistes n'ajoutent jamais de précisions de ce genre — est conçu comme la proie de tout discours rhétoriquement élaboré, indépendamment de la thèse qu'on va défendre. On suppose, en revanche, qu'il existe des possibilités illimitées pour élaborer ce genre de discours, et qu'il n'est pas tellement impossible d'apprendre cet art. Il existe donc un discours meilleur qu'un autre; il y en a de plus ou moins fonctionnels; il y a aussi des discours à effet contraire, mais il n'y a pas de discours vrai ou faux; il n'y en a pas non plus, peut-être, de non persuasifs. Ces discours entortillent les auditeurs de façon presque inexorable, de telle sorte que l'auditeur n'a pas d'autre alternative que d'écouter le chant d'une autre sirène. Mais il sera en tout cas persuadé, séduit, ensorcelé, entortillé. Le succès sourit à coup sûr à celui qui est capable (ou du moins a la chance) de

bâtir ce genre de discours, alors que tous les autres deviendront la proie aisée de la suggestion du moment. La ville est conçue comme une jungle où l'on ne peut pas espérer y trouver une certaine rationalisation de la vie en commun. La puissance illimitée de la parole suppose une ville vulnérable et sans certitude. Et sans doute ce n'est pas un cas fortuit si le triomphe de la sophistique coïncide avec la période de l'euphorie impérialiste d'Athènes, lorsque les démagogues poussent la ville, dont la gloire suprême avait été la lutte victorieuse contre le tyran de Perse, à approuver sans réserve la véritable tyrannie qu'elle exerce sur des Grecs et des citoyens libres.

La légitimation sophistique de toute éloquence persuasive va de pair avec l'acceptation (ou même l'apologie) de ce genre de société. Le sophiste suppose cette société, en un sens il ne fait que la décrire, mais il ne sent pas le besoin de songer à une société meilleure. Son attitude est conformiste et il est prêt à profiter de n'importe quelle occasion pour avoir du succès et même pour s'enrichir.

Socrate, par contre, se méfie d'une certaine rhétorique au même titre qu'il se méfie de la société de son temps, une société qu'il souhaite modifier et améliorer (ou, au moins, réveiller, tirer de sa léthargie). C'est peut-être dans les dernières années du cinquième siècle que notre philosophe est de plus en plus un « engagé », jusqu'au point de prendre une attitude presque prophétique, et on peut bien comprendre qu'à cette époque il ressent le besoin de prendre ses distances devant la tradition sophistique, en soulignant surtout les disanalogies. Après ce tournant il n'enseigne pas contre paiement des honoraires; il se borne au *συνδιατρίβειν* et au *συσκοπεῖν* avec des amis personnels; il n'y a pas non plus de lieu ou de moment privilégié pour l'enseignement; néanmoins, il s'engage dans des débats au cours des repas, ou dans la palestra, ou au cours d'un sympose, ou au marché, c'est-à-dire là où d'habitude on se détend. Il ne s'engage pas non plus dans des discours bien organisés: il prétend improviser, ou soulever une objection ingénue et sans arrière-pensées. Toutefois, en dépit de ce qu'il prétend, il y a beaucoup d'arrière-pensées dans sa conduite, et il dissimule beaucoup de choses. Il a surtout besoin de dissimuler le côté rhétorique de sa façon de dialoguer, afin de ne pas éveiller de soupçons chez ses interlocuteurs, et c'est justement par des raisons de ce genre qu'il prend toujours ses distances devant la sophistique et, notamment, devant la rhétorique⁹.

Venons-en à une autre analogie et à la disanalogie correspondante.

En un sens les uns, pas moins que l'autre, visent à provoquer une réponse surtout émotive de la part des auditeurs (ou des interlocuteurs). Si la tâche de Socrate est souvent une certaine *μετάνοια* — ou même une véritable conver-

sion — de ses amis (disons: d'Alcibiade), le sophiste — surtout Gorgias — cherche à les épater. Il prétend que tout le monde doit se rendre à l'évidence de ses propos, et finalement il souhaite que l'on s'y rende. Comme le disait tout récemment M. Diego Lanza, « la parole (du sophiste) ne doit pas expliquer, mais occulter, pas convaincre, mais tromper »⁴.

Or le *γοργιάζειν* poursuit cette tâche par des argumentations serrées. On s'attarde, tout particulièrement, à esquisser la thèse, à énumérer « toutes » les alternatives concevables et, après cela, à les discuter une par une, analytiquement, non sans conclure par le résumé de toutes ces démarches. Par là, on donne aux auditeurs l'impression de suivre sans effort le fil du discours, et de ne pouvoir qu'apprécier la clarté analytique de l'examen de « toute » possibilité alternative. En revanche, on n'a pas le temps de peser comme il faut chaque argumentation, ni de s'apercevoir de l'alternative additionnelle qui vient d'être habilement passée sous silence par l'orateur.

Bien que la tâche finale soit la même, la stratégie socratique est presque diamétralement opposée. Il se préoccupe surtout de déstructurer le discours, de le fragmenter en petits morceaux, de le banaliser, en bourrant son argumentation d'une quantité de remarques de détail. Le résultat est la presque impossibilité, pour son interlocuteur, de se souvenir des étapes préalables, de ce qu'on avait concédé ou contesté. Chaque détail occupe pour le moment son attention, de sorte qu'il apprécie le discours sur le détail (par exemple il s'applique à réfléchir sur une certaine analogie), mais sans retenir l'ensemble du discours. A son tour, la banalité de certaines analogies invite l'interlocuteur à ne pas beaucoup s'engager dans l'argumentation, parce que la banalité rassure et, en même temps, relâche la concentration intellectuelle.

Alors que le *γοργιάζειν* entraîne une certaine gratification de l'auditoire attentif et cultivé, la fragmentation extrême du dialogue à la Socrate, tout en étant un phénomène de surface, obtient à coup sûr l'effet de soulever des doutes, de jeter l'interlocuteur dans l'insécurité (pourvu qu'il ne soit pas d'accord au début, sur la thèse proposée par Socrate), et par cela l'interlocuteur vient d'être amené à suivre docilement le raisonnement du philosophe, sans insister sur son point de vue initial. En tout cas, le résultat souhaité est toujours une sorte de capitulation.

Voilà donc que le même but vient d'être poursuivi selon des stratégies fort différentes: par une certaine linéarité logique du discours (il s'agit, pourtant, d'un discours bourré d'inférences) dans le cas du *γοργιάζειν*, et, dans le cas de Socrate, par un véritable goût pour l'intersection mutuelle de remarques qui se placent à des niveaux assez différents, en sorte que l'éloge flatteur alterne avec la citation d'un vers de Pindare ou d'Homère, l'anal-

gie avec le récit, la fable ou un petit dialogue imaginaire, la démonstration d'une thèse avec un détail donné à titre d'information, la remarque méthodologique avec l'évaluation de la conduite d'un citoyen illustre, l'argumentation un peu formalisée avec une insinuation malicieuse, la tension morale avec la boutade amusante. La nouveauté — et l'efficacité — de cette stratégie est remarquable, et c'est justement là que se trouve une raison, au moins, de son succès.

Enfin on peut remarquer des différences considérables dans le domaine des messages cachés. Il me semble que la rhétorique sophistique n'aime pas beaucoup à suggérer une idée sans la formuler. On se plaît plutôt à expliquer ce que d'ordinaire vient d'être communiqué de façon assez imprécise. Par ex., on se plaît à introduire des distinctions soigneuses entre les synonymes (Prodicus); ou bien on juxtapose une série de phrases qui se complètent mutuellement et qui, dans leur ensemble, précisent beaucoup de nuances à propos d'un certain énoncé ou d'une situation (c'est le cas, par ex., de l'*Épitaque*, fr. 6, écrit par Gorgias); ou bien on distingue avec soin les différentes formes (ou niveaux) du discours (par ex. entre récit, question, réponse, ordre, prière, invocation, etc.: Diog. Laërt. IX 54; cf. aussi Plat. *Phèdre* 267c). Surtout on n'aime pas dissimuler le fait d'avoir recours à une certaine rhétorique, on fait volontiers état de son statut professionnel de sophiste. Par contre Socrate est le maître de l'ironie et de la dissimulation; son éloge implique souvent une critique; le fait de σοκροτεῖν cache à peine la volonté de garder la fonction de maître; l'analyse de la définition de justice entraîne une évaluation d'ensemble sur la personnalité de Lysimaque, etc.

De cette esquisse (qui laisse, d'ailleurs, beaucoup de problèmes collatéraux encore ouverts) une conclusion semble-t-il, va s'imposer. Socrate n'est qu'un sophiste, sans doute il est solidement enraciné dans la culture sophistique, tout particulièrement en ce qui concerne l'exigence de bâtir une communication rhétoriquement élaborée. Au minimum, l'éristique connote ce philosophe pas moins que les autres sophistes, en dépit de tout ce qu'il pouvait prétendre et des effets oratoires de Platon⁵. Mais, néanmoins, il souhaite en même temps qu'on ait une grande méfiance à l'égard d'une rhétorique sans scrupules (et par là à l'égard d'une certaine manière d'être sophiste); il la craint et sans doute il est aussi un peu sincère lorsqu'il essaye de s'abstenir des pires ressources de cet art. En tout cas, il s'engage de plus en plus à devenir autre chose qu'un sophiste, et il craint toute possibilité d'assimilation. Le résultat est sans doute la découverte d'une technique (ou d'une stratégie) discursive tout-à-fait originale et presque symétriquement opposée au γοργιάζειν (pour ne rien dire de l'éthique, etc.), mais ce résultat,

par le fait même d'entraîner une dissimulation permanente (et très puissante, donc même trompeuse), ne peut que soulever des perplexités devant l'attitude moralisante de ce philosophe. En tout cas il semble que Socrate n'ait pas soupçonné un problème de cohérence, ni par rapport à son éthique, ni par rapport à l'assurance avec laquelle il prétendait ne pas être comparable aux sophistes.

NOTES

2. On dit «souvent de la rhétorique, que c'est «l'art de présenter son point de vue avec politesse et de façon convaincante» et, de cette définition, on conclut (1) qu'absolument aucun discours n'en est absent (la rhétorique est présente partout, même en philosophie), (2) que l'on ne doit pas nécessairement attribuer à la rhétorique des connotations négatives, comme si c'était un inconvénient redoutable dû à un abus reprochable. Ainsi, met-on à tort au même niveau les bonnes manières et la mauvaise foi, l'efficacité d'une communication et le recours responsable à des artifices pouvant dérouter les destinataires de la communication même, les exemples introduits pour prévenir des malentendus et les exemples introduits pour faire des généralisations tendancieuses et en gros arbitraires. Pour éviter ce genre de confusion, il serait préférable d'utiliser le mot «rhétorique» dans un sens plutôt restreint, comme «l'art de présenter son point de vue en ayant recours à des fictions qui peuvent, dans une certaine mesure, tromper le destinataire de la communication»; et c'est la rhétorique comprise comme l'expression d'une ruse fondamentalement «prédatrice» (elle aussi presque universellement répandue) que nous étudierons ici.

1. Cf. «Revue Philos. de Louvain» LXXIV 1976, pp. 205 et 208. Tandis que le recueil de K. V. Erickson, *Plato: True and Sophistic Rhetoric* (Amsterdam 1979) ne s'occupe que des propos platoniciens sur la rhétorique sans un mot sur la rhétorique pratiquée par Platon, une démarche dans la direction souhaitée est faite, au moins, par «The Monist» LXIII/4 1980.

3. Pour B. A. Sichel, *Was Socrates a Sophist?*, «Paideia» [New York] V 1976, 140 - 152: «Though Socrates uses fallacies as a first step to prove the falsity of the interlocutor's or society's moral beliefs, he does not employ them to demonstrate the truth and validity of moral knowledge. It is this which distinguishes Socrates from a sophist» (p. 149), mais ce portrait pêche par trop d'optimisme: il y a beaucoup d'artifice dans sa façon d'introduire et de défendre ses idées, et d'ailleurs le fait d'échapper aux fallacies dépend tout d'abord de ce qu'on s'en aperçoit, et seulement après des intentions.

4. *Lingua e discorso nell'Atene delle professioni* (Napoli 1979), p. 38. Cf. à cet égard notre étude, *L'arte del dire nell'Atene dei secc. V e IV* «Giorn. Ital. di Filologia» n.s. XII 1981, 261 - 266.

5. Cf. J. E. Thomas, *Musing on the Meno* (The Hague 1980), pp. 18 - 21.